

Du même auteur

(à venir)

LEMBA..Acte.., 2005.

MALIKA WAGNER

Landing

roman

PREMIÈRE PARTIE

C'était par une belle et pure matinée sans nuage, d'un bleu de papier peint. Le signal lumineux recommandait de maintenir les ceintures attachées pendant le décollage. A ce moment-là, la tête redevient solidaire du corps, agitée de questions primitives, telles que mourir sans raison par exemple.

Son siège se situait au dixième rang, dans l'allée. Il devait se pencher pour voir la terre s'éloigner dans le hublot situé à côté de son voisin, un homme froissé d'âge moyen. Celui-ci toussota en glissant un petit cachet sous sa langue. Notre héros n'avait rien pris, mais il observa les traits du voisin qui se détendaient en anticipant l'effet du somnifère. C'était encore la manière la plus simple de préserver son confort. D'ailleurs, un coup d'œil dans la cabine lui confirma que d'autres passagers gobaient sans honte leur pilule.

A terre, pendant qu'ils attendaient pour enregistrer leurs bagages, il avait eu tout le loisir de repérer ses compagnons de traversée, en particulier un type en costume noir, caché derrière un ouvrage intitulé "L'art de diriger" qu'il tenait à hauteur des yeux. Assez jeune, les épaules étroites et le nez trop long. Il y avait aussi quelques femmes avec valises monogrammées. Pas des amateurs mais des gens sûrs de leur trajectoire, qui voyageaient pour une bonne raison, vaguement agacés par des formalités mille fois

répétées. Aucun affolement dans leurs gestes, et certainement pas l'enthousiasme exubérant des vacanciers qui afflueraient en charters au cours des prochaines semaines. Il était donc amusant d'imaginer cette population haut de gamme qui déambulerait bientôt en chaussettes dans la cabine, les cheveux en bataille, et attendrait patiemment devant les toilettes que les plus délicats aspergeraient d'un jet d'eau de Cologne après leur passage.

Il fut un temps où il aimait, à l'appui de quelques indices – la coupe d'un vêtement, le ton de la voix, le pli plus ou moins amer de la bouche –, se figurer le caractère, le passé, le futur, le mode d'emploi de ceux qui l'entouraient ; le fait de percevoir ces mille et un signes le rendait sûr de lui autrefois, presque invulnérable.

Cette habitude lui était passée. On a beau comprendre les manies, les travers des individus, anticiper parfois leur réaction, à quoi cela sert-il finalement ? Seules les foules sont vraiment prévisibles, tactiles, en osmose avec leur temps. Les gens, non. Parfois à titre d'exercice, il s'y intéressait encore, mais dès qu'il engageait la conversation, même une seule fois, tout se brouillait aussitôt, se perdait en des paroles, des gestes superflus pour sombrer dans l'aléatoire et la confusion. Le type de "L'art de diriger" par exemple, quand on est en phase florissante, plein aux as, comme il arrive parfois dans la vie, on le trouve risible. Si au contraire, c'est le fond du trou, sans boulot et sans femme comme il arrive également, il devient le plus sinistre des ennemis à abattre. Et, lorsque l'occasion se présente, rarement, il est vrai, on l'abat comme un chien.

C'était la première fois qu'il se rendait dans cette ville. Sur son passeport, de nationalité française, il répondait au nom de Philippe Alvarez. Il portait un costume en laine d'été, bien coupé et des chaussures

cirées ainsi qu'un sac en nylon marron muni de poches à soufflets qu'il avait entreposé dans le porte-bagages situé au-dessus de sa tête.

Sur sa destination, il savait tout et peu de choses. Il lui semblait connaître, à la réplique près, ce que les gens disent quand on les aborde, ce qu'ils mangent et boivent, bien qu'il n'y fût jamais allé auparavant. S'il maîtrisait l'anglais, c'était grâce à un séjour prolongé à Londres.

Il y avait une condition essentielle à la réussite du projet : aucun contact sur place ; pas de déplacement non plus, ni de location de voiture puisque tout se déroulerait en ville. Il serait seul, jusqu'au vertige, dans l'anonymat le plus austère ; il s'y était habitué, entraîné, en maintes occasions. Il tiendrait le cap sur l'objectif, rien ne pourrait déranger sa concentration, rien, ni personne. Cette perspective l'emplissait de force, d'une solidité de granit, un sentiment qu'au fil des années, il avait appris à reconnaître et à apprécier à sa juste valeur comme un trophée arraché jour après jour au chaos des émotions sans fondement. Voilà pourquoi il ne ressentait pas d'excitation particulière pour ce pays dont il parlait la langue, dont il avait, comme la plupart de ses contemporains, sucé le lait depuis le berceau. Peut-être pour cette raison s'attendait-il à n'y trouver ni plus ni moins que ce qu'il savait, pour ainsi dire, depuis sa naissance.

Bien sûr, les temps changeaient et partout, il entendait dire que c'était la fin d'une époque, qu'une ère nouvelle s'annonçait, plus raisonnable, moins fracassante que les précédentes. Une page était tournée, voilà tout, un avenir inconnu s'ouvrait sous l'égide d'un Président en acier inoxydable, aiguisé et perspicace comme nul autre ; un sang neuf, mélangé, inédit. Mais lui demeurait sceptique. Les choses, encore moins les pays, ne pouvaient changer sous l'impulsion d'un seul homme, par quoi il entendait

changer véritablement. Il éprouvait un mépris instinctif vis-à-vis du tintamarre qu'engendrent les illusions dans les esprits les plus solides en leur faisant perdre la seule discipline de l'intelligence : se méfier de tout, inlassablement, en particulier des bons sentiments.

— Vous désirez du vin? lui demanda une femme de forte carrure, dans un français à peine teinté d'accent. Son uniforme en polyester s'ornait d'un badge qui indiquait "*Amanda*" en lettres manuscrites comme celui des institutrices dans les écoles maternelles. Amanda lui redemanda ce qu'il voulait boire, car il avait oublié de répondre. Il choisit un verre d'eau, il évitait le vin et le café l'aurait énervé.

Amanda sourit avec indulgence et s'apprêtait à remplir un gobelet quand la bouteille en plastique lui échappa des mains, le chariot bondit sur ses roues, les boîtes de coca et de bière voltigèrent.

Il ne comprend pas immédiatement pourquoi son cœur cesse de battre, pourquoi le sang se fige à hauteur de ses genoux qui s'entrechoquent mécaniquement, pourquoi l'hôtesse s'écroule sur lui, l'écrase sous un paquet de seins et de cheveux, agrippe son poignet avec une force terrifiante. Les yeux écarquillés, la bouche muette ne sourit plus. Des cris fusent de partout, un homme debout a heurté un écran de télé, il saigne d'une pommette, s'accroche à un fauteuil, un gosse hurle. Ejecté de sa torpeur narcoleptique, le type du siège d'à côté se crispe sur les accoudoirs dans un réflexe pâteux mais conscient. "What the hell's going on..." demande-t-il à l'hôtesse blême, écroulée sur le plateau-repas. En quelques secondes, les oreillers, les chaussettes confortables, les verres de vin, les magazines, les stylos pour faire les mots croisés comme à la maison, tout a valsé. Il y a le sein de l'hôtesse dont la masse pèse

douloureusement contre ses côtes à lui, les battements de son cœur, sa sueur condensée par la trouille, l'odeur âcre de la cabine. Il tente de se dégager, parvient à extraire une épaule. Un deuxième plongeon, presque aussi violent que le premier, des cris encore plus stridents, des sacs et des paquets qui jaillissent des coffres à bagages. Il veut s'abriter, récupérer d'abord son poignet prisonnier des tenailles qui l'enserrent, la femme ne lâche pas prise. La tête rentrée profond dans les épaules, il ferme les yeux. Mais c'est pire. Il sent valdinguer la cabine, et avec, toute la camelote qu'elle contient, lui compris. Il essaie de se remémorer les consignes de sauvetage, mais l'hôtesse elle-même s'en fout éperdument. On dirait que l'avion continue de tomber. Oh, my God! gueule son voisin en essayant de fermer sa tablette de repas. Les voyants rouges sont allumés. On entend le cliquetis tardif des ceintures de sécurité, les convulsions de l'Airbus irradiant sous les pieds, dans les estomacs révoltés par l'invisible puissance qui a décidé de faire table rase de tout ce désordre, d'en finir avec eux et leurs objets, leurs gris-gris, leur obsession d'aller quelque part, de les noyer comme une portée de chats de gouttière, de les jeter à la mer, dans une vague puis une autre, un océan en délire. Il garde les yeux fermés, les genoux serrés, une narine à moitié obstruée par les cheveux de l'hôtesse qu'il tente de repousser de la langue.

Combien de temps cela dura-t-il? Une minute? Sûrement moins, se dirait-il, après. Mais "l'après" à cet instant paraissait inenvisageable, à lui comme à tous, supposerait-il, quand ce cauchemar se serait calmé pour se transformer en souvenir. Mon vieux, ce jour-là, on a cru qu'on y passait, pas vrai?

Aussi subitement qu'elle s'était manifestée, la folie du ciel s'évanouit. L'avion regagna de l'altitude, ses parois en plastique moulé cessèrent de trembler pour

redonner l'illusion d'un habitacle solide. Les bagages restèrent dans les coffres. Les cris se turent. Même le gosse s'était calmé.

L'Airbus entra dans une zone de silence.

Des secondes de plomb, un rempart de silence et eux, tapis derrière, dans l'attente des secondes suivantes, de celles qui suivront, des milliers, des milliards de secondes où la vie s'écoulera à nouveau à petites gouttes nonchalantes.

Les haut-parleurs grésillèrent. Le commandant de bord délivra les premières mesures d'un "mesdames-messieurs..." rassurant, expliqua la zone de turbulence "par temps clair" et pour cette raison, imprévisible, d'un ton logique et presque blasé qui signifiait : vous en verrez d'autres. Les passagers recommençaient à respirer. Amanda, encore blême, se releva et tira sur sa jupe. Elle fit d'autres gestes pour remettre sa coiffure en ordre et s'essaya à un sourire professionnel démenti par sa pâleur. I am so sorry, dit-elle, piteuse. Ses mains avaient laissé des marques violacées sur le poignet de Philippe Alvarez. Il dégagea lentement ses avant-bras du plateau-repas écrabouillé sous le choc en se massant légèrement. Elle se pencha pour l'aider, sans savoir par où commencer.

— Ne vous inquiétez pas, pour votre pantalon, c'est juste de l'eau.

Comme il ne répondait pas, elle lui demanda d'une voix plus ferme : Vous aviez pris du poulet ou du veau ? Il la regardait, les yeux vacants.

— Le plateau ? Quel plateau aviez-vous choisi ?

Il ne s'en souvenait plus et n'avait pas faim.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle avec sollicitude et l'air d'insinuer qu'il ne fallait sans doute pas se laisser couper l'appétit pour si peu. Il examinait les empreintes violacées sur son poignet.

— J'en suis tout à fait certain, répondit-il, en articulant chaque syllabe.

Elle mit le plateau écrasé dans un compartiment de son chariot, ramassa quelques boîtes de soda éventrées pour libérer le passage et recula vers d'autres passagers en lui répétant qu'elle était vraiment désolée. Elle aida ensuite une collègue qui s'affairait près du blessé, lequel expliquait frénétiquement qu'il se portait bien. Une simple égratignure, d'ailleurs le sang coagulait déjà en une croûte discrète, une blessure d'opérette, rien de grave, au demeurant, ses vêtements étaient intacts. Il inspectait sa chemise immaculée, aussi blanche que son visage hormis la blessure, en fait vraiment bénigne, répétait-il. Il se leva, il voulait aller quelque part, mais ne savait plus où, il tournoya dans l'allée, revint sur ses pas. Un steward arriva muni d'une petite trousse. On lui administra deux pilules bleues, la pharmacopée de rigueur. Il essaya de se lever à nouveau, le steward le plaqua d'une main contre son siège, il se débattit faiblement, puis se calma.

Le voyage se poursuivit sans incident. L'Airbus voguait dans le vide aérien avec la majesté d'un trois mats sur les mers du sud se dit notre héros, et d'où, vraiment, provenait cette image idiote ? De la navigation, il ne savait strictement rien, quant aux mers du Sud... Mais il inondait son esprit de ces réflexions afin de submerger la seule qui l'habitait : à tout moment, le plongeur pouvait survenir, et à nouveau, ses genoux, ses mains et le reste de son corps trembleraient de panique, son cœur refluerait vers sa bouche, malgré les lèvres closes, malgré les dents serrées, malgré l'attitude stoïque d'un héros de notre temps. Le film qu'il tenta de regarder lui apporta peu de répit. Il passa les heures suivantes aux aguets, incapable de baisser sa garde, les sens en éveil.

De temps en temps, il se tournait vers son voisin endormi et enviait le filet de bave qui s'écoulait de sa bouche ouverte.